

MÉDUSE, MÉDUSES CÉLESTE OLALQUIAGA



Méduse, la femme mythique à la chevelure de serpents qui change en pierre tous ceux qui la regardent, est l'une des icônes les plus terribles de la culture occidentale. Visage de l'horreur, ce personnage est si terrifiant que son nom, en français, indique une peur paralysante: « méduser », c'est effrayer à mort, pétrifier. D'où la perception de Méduse comme puissance féminine mortifère qui doit être contenue ou éradiquée à tout prix.

Et pourtant, les origines préhelléniques de ce mythe grec racontent une tout autre histoire: celle du Gorgonéion, emblème matriarcal destiné à protéger la fertilité du mauvais œil de l'envie. Placé au-dessus des portes et des fours, peint sur les vases et gravé sur les pièces de monnaie, le Gorgonéion se répand dans le Péloponnèse; il est par la suite adopté par les Grecs, qui transforment ce puissant talisman en résultat d'un crépage de chignon divin. La féroce Gorgone ailée aux yeux écarquillés et à la langue de lionne devient Méduse, belle prêtresse demi-divine (mortelle, elle est née de déités marines), qui a la mauvaise idée de comparer sa magnifique chevelure à celle d'Athéna, et le malheur d'être violée par Poséidon dans l'un des temples de la déesse. Furieuse, Athéna transforme la crinière de Méduse en serpents et aide Persée à la décapiter, plaçant la tête de sa rivale sur sa propre armure et lançant ainsi la longue carrière de Méduse en tant qu'arme fatale: l'image de Méduse figure souvent sur les boucliers, où elle sert à épouvanter l'ennemi.

Si la Gorgone Méduse fut d'abord protectrice, puis horrifiante, son homonyme marin, la brûlante et translucide méduse, a quant à elle toujours été liée au sexe. Premiers

organismes multicellulaires à reproduction sexuée, les méduses représentent la phase sexuée des Cnidaires, catégorie taxonomique que ces créatures flottantes partagent avec leurs parents plus rigides, coraux et anémones de mer. Mais alors que ces derniers se multiplient par segmentation, elles peuvent se reproduire de différentes façons. Dans la version hétérosexuelle, les cellules reproductrices des méduses mâles et femelles sont fertilisées dans l'eau ou à l'intérieur de l'estomac. Ces animaux marins peuvent aussi se développer par strobilation à partir de leurs versions sédentaires mais prolifiques, les polypes, dont le sommet se détache pour se transformer en minuscule méduse, phénomène connu sous le nom de « Tête de Gorgone » et qui se déroule les nuits de pleine lune. Enfin, certaines méduses possèdent à la fois des organes génitaux féminins et masculins et ont un mode de reproduction hermaphrodite, tandis que d'autres peuvent être considérées comme immortelles, car elles ne cessent de se diviser au fil des siècles.

Pendant plusieurs siècles, la sexualité polymorphe des méduses, qu'on appelle métagenèse parce qu'elle alterne entre des phases sexuées et asexuées, a semé la pagaille chez les savants. Aussi insaisissables que leur célèbre homonyme, ces « gelées de mer », comme les appela le naturaliste français Réaumur, n'ont reçu leur identité zoologique qu'en 1835, lorsque Carl von Linné définit officiellement leur spécificité. Le botaniste et zoologiste suédois, qui ne connaissait pas leur versatilité sexuelle, fut inspiré par leurs longs tentacules et leurs propriétés urticantes, qui évoquaient si bien la chevelure de serpents de Méduse et ses qualités paralysantes. Preuve de l'intuition de Linné en matière de nomenclature, par-delà ces analogies physiques ou toxiques, les méduses rappellent aussi leur terrifiant homonyme par leurs rapports complexes à la reproduction, ainsi que par des



caractéristiques déterminantes : ébauche d'œil (ce sont les premiers animaux dotés d'un système nerveux), préférence supposée pour la solitude (même si elles se déplacent en groupes) et, une aptitude étrange à esquiver et à déjouer tous les efforts de classification.

D'entrée de jeu, la compréhension de l'un des plus anciens habitants de l'océan a été problématique. Le cycle de vie des méduses est particulièrement difficile à observer et leur capture détruit souvent toute possibilité de les étudier, puisqu'une fois hors de l'eau, elles s'affaissent et se désintègrent. Cependant, c'est l'habileté des méduses – comme de leurs complices, les anémones de mer et les coraux – à prendre l'allure de ce qu'elles ne sont pas, qui a donné le plus de fil à retordre. Le terme aujourd'hui obsolète de « zoophyte » (du grec *zoo*, animal, et *phyte*, plante), désignant un animal qui ressemble à une plante, est celui qui reflète le mieux ce caractère hybride. Erratiques et ambiguës, hermaphrodites et androgynes, les méduses sont aussi éloignées de la visée rationnelle du langage scientifique qu'elles sont proches des méandres métaphoriques de la poésie. Voilà sans doute pourquoi ces êtres mystérieux hantent l'imaginaire collectif presque autant que leur homonyme mythique : ils oscillent constamment entre le masculin et le féminin, la biologie et la culture, la fertilité et la venimosité.

La notion de plantes-animaux, ou zoophytes, remonte à Aristote, bien qu'il n'ait jamais employé ce terme. Cependant, le « père de la zoologie » parle d'une classe intermédiaire entre le règne animal et le règne végétal : « Ainsi, la nature passe, par des degrés tellement insensibles, des êtres sans vie aux animaux, que la continuité nous cache la commune limite des uns et des autres, et qu'on ne sait auquel des deux extrêmes rapporter l'intermédiaire. [...] Mais cette classe entière d'êtres paraît presque animée comparativement à d'autres corps, en même temps qu'elle paraît presque inanimée quand on la compare à la classe des animaux. [...] pour certains êtres qu'on trouve dans la mer, on est embarrassé de savoir si ce sont des animaux ou des plantes¹. »

Méduses, anémones, éponges, coraux, étoiles de mer et oursins, les habitants les plus « pittoresques » de l'océan seraient aussi ses plus mystérieux, capables de passer de la fleur à l'animal et inversement, à la fois statiques et mobiles, mous et durs, magnifiques et fatals. « Imparfaites », « obscures », « équivoques », « ambiguës », les adjectifs perplexes n'ont jamais fait défaut pour qualifier ces créatures dont la « nature douteuse » échappa à toutes les tentatives de classification, de la Grèce antique à l'Europe des Lumières : « Nous croyons fermement à l'existence des zoophytes », affirmait encore Valmont de Bomare en 1775. « Leurs formes sont bizarres, et tiennent plus de celles des plantes que des animaux ; on dirait que ce sont des êtres imaginés et exécutés sur un autre plan que celui que la Nature a suivi pour peupler le globe que nous habitons ; que ce sont comme les indices et les aperçus d'un autre ordre et d'un autre enchaînement d'êtres². »

Longtemps, on ne sut deviner de quel ordre il pouvait s'agir, car les « plantes marines », dénuées de racines, ne correspondaient pas au modèle végétal. Malgré l'empressement qu'on mettait à rapporter leurs formes et leurs propriétés à celles de la flore terrestre, elles relevaient d'une réalité biologique très différente. Et pourtant, on tenait tellement à aligner l'inconnu sur le connu qu'on refoula cette réalité. De plus, si la nature des méduses était ambiguë, ce n'était pas parce qu'on n'arrivait pas à décider si elles étaient des plantes ou des animaux, mais parce qu'elles étaient hybrides, ambivalence évoquant le caractère androgyne masculin/féminin, mi-homme/mi-bête de l'ancêtre de Méduse, la Gorgone.

De l'Égypte aux Amériques précolombiennes, les êtres hybrides peuplent les mythologies antiques, souvent sous forme de divinités qui combinent lumière et obscurité, création et destruction. C'est la volonté rationaliste de la culture occidentale qui a dévalorisé ces êtres extraordinaires, et rendu négatifs et abjects le monstrueux et le grotesque, qui avaient jusque-là une place indispensable dans la plupart des imaginaires culturels. Le sort réservé au Gorgonéon par la civilisation patriarcale grecque en est



un exemple, emblème complexe protégeant la fertilité devenu femelle mortifère semant la mort autour d'elle. Ainsi, la Gorgone a obtenu sa célébrité durable au prix de sa distorsion et de la perte de sa richesse polysémique.

Plutôt que d'illuminer l'obscur, la raison moderne l'éradique souvent en bloc, laissant une béance qu'elle tente de combler par des explications interminables. Les êtres hybrides en sont venus à représenter l'Autre, cette incompréhensible altérité que les sociétés modernes redoutent et tentent préventivement d'annihiler. Les noms populaires de la méduse en Méditerranée (par exemple, *potta marina*, « vulve marine ») et les représentations archéologiques de la Gorgone, où elle apparaît souvent sous forme de vulve, indiquent clairement que Méduse et la méduse représentent l'une et l'autre le sexe féminin. La sexualité féminine, ce « continent noir » que Freud et d'autres tentent de comprendre depuis des siècles, n'est donc pas seulement intimidante, mais aussi liée à une reproduction excessive. Dans le cas des méduses, cette menace n'est pas imaginaire mais littérale, car le réchauffement planétaire a provoqué un accroissement sans précédent de leur population qui compromet les écosystèmes des océans. Et pourtant, qu'elle soit réelle ou mythique, marine ou humaine, la sexualité féminine est constamment traitée comme potentiellement mortifère et incontrôlable, aussi attirante que repoussante. Sexuelles, mobiles, sensibles à la lumière et aux odeurs, capables de déceler les dangers, les méduses sont des paradoxes flottants, puisque malgré leurs attributs relativement évolués elles

sont dénuées de la caractéristique principale du développement animal : la spécialisation des organes. Si la Gorgone Méduse était une tête sans corps, les méduses sont des corps sans organes, dont toutes les fonctions corporelles (digestion, reproduction, sensibilité) sont assurées par les tissus. d'une couche cellulaire externe et d'une autre interne (l'ectoderme et l'endoderme, respectivement chargés des fonctions sensorielles et des fonctions digestives/reproductives), la matière animale des méduses est en fait une peau extrêmement poreuse et complexe : composées d'eau à 98 %, elles recèlent donc plus d'éléments extérieurs que de matière qui leur est propre.

Polymorphes de naissance, les méduses peuvent assumer toutes les formes et toutes les tailles possibles. Omniprésents, ces organismes sont tantôt invisibles, tantôt envahissants, leur transparence les confondant avec une mer devenue subitement dangereuse – paradoxe d'une eau brûlante (en espagnol, on les appelle *aguamala*, « la mauvaise eau »). Telle une bouche ou une vulve, leur estomac ouvert absorbe et rejette l'élément liquide lorsqu'elles se contractent et se dilatent pour se déplacer. On ne sait plus où finit l'animal et où commence l'océan.

¹ Aristote, *Histoire des animaux*, livre VIII, chapitre premier.
² Valmont de Bomare, *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle ; contenant l'histoire des animaux, des végétaux et des minéraux, et celle des Corps célestes, des Météores, et des autres principaux Phénomènes de la Nature*, 1775.

Ce texte est extrait d'un ouvrage en cours d'écriture sur la pétrification.